

Les travaux de M. Bachelard peuvent nous fournir ici de précieuses références. M. Bachelard est en France le penseur qui est parvenu, avec le plus de pénétration, à définir les structures de l'esprit scientifique dans la situation actuelle, caractérisée par un progrès croissant de l'abstraction dans la théorie mathématique et physique. Or ce savant est en même temps l'auteur « une série d'ouvrages dans lesquels, armé [193] d'une étonnante curiosité et d'une prodigieuse érudition littéraire et artistique, il s'efforce de mettre en lumière certains aspects, jusqu'ici laissés dans l'ombre, de la saisie la plus concrète du réel. Prenant pour thèmes successifs les quatre éléments de la physique préscientifique : le feu, l'eau, l'air et la terre, il a montré comment chacun d'eux imposait à la fantaisie apparemment libre des poètes un certain nombre d'images types, toujours les mêmes. Il y aurait ainsi une sorte d'objectivité matérielle dans la connaissance poétique du monde.

Ces recherches paraissaient à l'origine sans rapport avec l'activité proprement spéculative du philosophe. Sans doute y avait-il été conduit par l'étude de vieux textes concernant des stades archaïques de la chimie et de l'histoire naturelle. L'exploration des domaines ainsi entrevus se présentait comme un violon « Ingres, une manière de délasserment après des travaux plus austères. Il ne pouvait s'agir, au ni-veau de la poésie, que de connaissance non fondée. La première tentative de M. Bachelard en ce sens se présente comme une stylistique de l'illusion. « Toute objectivité, dûment vérifiée, écrit-il au début de sa *Psychanalyse du Feu*, dément le premier contact avec l'objet. Elle doit d'abord tout critiquer : la sensation, le sens commun, la pratique même la plus constante, l'étymologie enfin, car le verbe, qui est fait pour chanter et séduire, rencontre rarement la pensée . » Le premier élément choisi par M. Bachelard, le feu, se présente comme un bel exemple de réalité sans consistance positive. « Le feu n'est plus un objet scientifique. Le feu, objet immédiat saillant, objet qui s'impose à un choix primitif en supplantant bien d'autres phénomènes, n'ouvre plus aucune perspective pour une étude scientifique. » L'investigation, de l'aveu de son auteur, concerne donc « une zone objective impure, où se mêlent les intuitions personnelles et les expériences scientifiques ». Aussi les intuitions du feu demeurent-elles frappées d'une « lourde tare. » il s'agira d'explorer cet héritage d'erreurs humaines afin d'en affranchir la pensée. « Voici notre but, précise M. Bachelard : guérir l'esprit de ses bonheurs, l'arracher au narcissisme que donne l'évidence première, lui donner d'autres assurances que la possession, d'autres forces de persuasion que la chaleur et l'enthousiasme... » Le mot de *psychanalyse* est employé, dans le titre du volume, au sens clinique et thérapeutique du terme. La guérison, c'est le retour à la raison.

Or les titres des livres suivants renoncent à faire état d'une psychanalyse ; ils indiquent seulement le thème du rêve et du songe. M. Bachelard avoue en effet sans mauvaise grâce que, s'il lui a été possible de réduire les illusions du feu, le second élément, l'eau, ne s'est pas laissé dominer de la même façon. « On ne s'installe pas d'un seul coup dans la connaissance rationnelle, observe-t-il au début de *l'Eau et Les Rêves* ; on ne donne pas du premier coup la juste perspective des images fondamentales. Rationalistes ? Nous essayons de le *devenir* (...). Par une psychanalyse de la connaissance objective et de la connaissance imagée, nous sommes devenus rationalistes à l'égard du feu. La sincérité nous oblige à confesser que nous n'avons pas réussi le même redressement à l'égard de l'eau. Les images de l'eau, nous les vivons encore, nous les vivons synthétiquement dans leur complexité première en leur donnant souvent notre adhésion irraisonnée ... »

Il y a donc au niveau des images une matière irréductible, et comme constituante de la réalité humaine. M. Bachelard nous confie que son identité spirituelle est en quelque manière liée à l'eau : « Je suis d'abord odeur de menthe, odeur de la menthe des eaux. » « L'eau anonyme sait tous mes secrets. Le même souvenir sort de toutes les fontaines » Pareilles affirmations sont évidemment transcendantes à toute mise en forme rationnelle. Et si d'ailleurs M. Bachelard revendique pour son compte cette identification, il doit admettre pour « autres personnalités des participations analogues aux autres

éléments. Le règne de l'imagination matérielle, s'il n'a aucune consistance aux yeux de la science, revêt donc une signification anthropologique certaine. « Les images imaginées, écrit plus tard M. Bachelard, sont des sublimations des archétypes plutôt que des reproductions de la réalité. » Ainsi se dessine une voie d'accès à l'humain qui doit correspondre à une certaine forme de vérité. La matière n'est pas donnée brute, reçue de la nature ; elle est aussi expression d'une spontanéité interne, caractéristique de la pensée.

La portée de ces travaux dépasse par là celle d'une simple « philosophie de l'image littéraire » comme le pense trop modestement M. Bachelard. La poésie exprime sous une forme privilégiée la manière dont chacun de nous s'affirme dans l'environnement qui corrobore son existence. La littérature permet de déceler des « complexes de culture » qui sont, selon M. Bachelard « des attitudes irréfléchies qui commandent le travail même de la réflexion. ». Le paysage est un chiffre de l'homme. La cosmologie spontanée ne peut donc pas être effacée purement et simplement par la cosmologie scientifique. Celle-ci s'efforce de définir le monde sans l'homme, comme une forme privilégiée de la réalité. Mais quelle vérité le monde peut-il signifier, abstraction faite de l'homme ? Il paraît absurde de soutenir que toute vérité disparaît lorsque l'homme intervient. Au vrai, l'intellect scientifique ne donne qu'un état limite de la réalité. Si la vérité doit être comprise non comme un théorème mathématique, mais comme le sens de l'unité humaine, le regroupement de toutes nos intentions de valeur, il ne saurait être question d'abandonner le monde préréfléchi de la croyance et de l'action.

L'imagination matérielle qui, selon M. Bachelard, transcende les formes d'expression, et leur donne en quelque sorte un contenu, paraît donc relever d'une intelligibilité spécifique, d'ailleurs fondamentalement humaine. L'intellectualisme constitue dans son essence un essai pour éliminer de la pensée l'élément matériel, antérieur au *cogito* et que le *cogito* ne parvient pas à élucider. Cette opacité initiale, qui tient à la fois à l'objet, au réel et à la nature de l'homme, remonte jusqu'à l'alliance fondamentale de l'homme et du monde, qui fait l'être dans le monde. Peut-être même pourrait-on voir en elle une définition de l'invincible résistance qui constitue, en dernière analyse, pour Brunshvicg, la définition de l'expérience.

Ces données matérielles, mais où le mot « matériel » recouvre en même temps une signification spirituelle, ces données de la sensibilité et de l'imagination, offrent à la personne en ordre dispersé. Mais dès que la pensée les a reprises, *elle tend* à les regrouper, à les organiser selon certains sens d'ensemble. Or cette finalité surimposée au monde préréfléchi se présente à nous d'ordinaire sous la forme du mythe. M. Bachelard, dans ses recherches, se heurte très vite au monde de la conscience primitive, qui se prolonge bien au delà de la préhistoire, et s'affirme soit dans les essais de compréhension préscientifique du réel, soit dans la saisie poétique de la nature. On peut dire à cet égard que les travaux de M. Bachelard apportent une sorte de somme de mythologie cosmique, les mythes précédant la science, mais aussi lui survivant. Car l'auteur de *L'Eau et les Rêves* montre aussi fort bien comment les tentatives d'exégèse rationaliste demeurent impuissantes à détruire ce qu'elles ne remplacent pas complètement, parce qu'elles ne répondent pas à la même fonction.

Il suffit d'ailleurs de s'examiner soi-même quelque peu pour découvrir l'importance extrême de ce lest préréfléchi qui donne son assiette réelle à notre présence au monde. La cosmologie effective ne correspond sans doute pour aucun individu au système du monde tel que la science nous le propose. Même pour la plupart des hommes cultivés, les théories scientifiques se réduisent à quelques thèmes de vulgarisation qui sont autant d'idées fausses. Et parmi les savants, il en est bien peu qui soient capables d'assumer d'ensemble les doctrines qui définissent actuellement notre univers. Mais, davantage encore, à supposer un savant, maître de l'ensemble du savoir présent, il est indubitable que subsisterait pour lui un monde vécu, essentiellement différent de la réalité scientifique. Les structures de la conscience mythique s'affirmeraient en lui comme en chacun de nous, pour l'usage courant de son existence, avec une telle vigueur qu'il paraît inexact de parler de survivance. Ne survit que ce qui devrait avoir disparu, ce qui doit bientôt disparaître. Or la saisie mythique du réel paraît bien devoir durer aussi longtemps que l'espèce humaine.